Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 40 (1990)
Heft: 3: Le problème du non-être dans la philosophie antique

Artikel: La question de l'être et du non-être des objets mathématiques chez Plotin et Jamblique
Autor: O'Meara, Dominic
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381422

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE DE THÉOLOGIE ET DE PHILOSOPHIE, 122 (1990), P. 405-416

LA QUESTION DE L'ÊTRE ET DU NON-ÊTRE DES OBJETS MATHÉMATIQUES CHEZ PLOTIN ET JAMBLIQUE

DOMINIC O'MEARA

Résumé

Cet article traite du statut ontologique des objets mathématiques dans l'interprétation qu'en ont donné les néoplatoniciens Plotin et Jamblique. Tous deux réalistes, ils témoignent de l'influence d'Aristote et du stoïcisme. Plotin manifeste ainsi une tendance nominaliste dans le cadre de son réalisme, tendance critiquée par Jamblique qui, tout en décelant la présence des nombres à chaque niveau de la réalité, semble concevoir les objets mathématiques comme la projection par l'esprit humain de principes supérieurs.

La question du statut ontologique des objets étudiés par le mathématicien a été soulevée pour la première fois, on le sait, par Platon. En effet, Platon ajouta à sa conception de l'être pur et primaire des Idées la thèse selon laquelle les objets mathématiques posséderaient, eux aussi, un être indépendant des choses sensibles et supérieur à elles. Les philosophes néoplatoniciens ont voulu, évidemment, défendre cette thèse. Mais il ne pouvait s'agir chez eux d'une simple reprise de l'approche de Platon. Car ils connaissaient les critiques de Platon formulées dans la *Métaphysique* d'Aristote. Parfois ces textes d'Aristote servaient aux néoplatoniciens comme points de départ d'une réflexion sur l'être des objets mathématiques. Les néoplatoniciens connaissaient aussi les ontologies d'Epicure et des stoïciens, ontologies qui refusaient l'attribution d'être aux objets mathématiques. Cette présence de thèses opposées à celle de Platon n'a pu qu'influencer les néoplatoniciens. Il en résulte une approche à la question de l'être des objets mathématiques qui, en tenant compte des positions antiplatoniciennes, représente un renouveau de l'ontologie platonicienne. Dans la mesure où la question de l'être des objets mathématiques fait partie, depuis l'époque de Platon, de la discussion métaphysique sur l'être et le non-être, l'étude de l'approche néoplatonicienne à l'être des objets mathématiques est susceptible de contribuer aux débats auxquels est consacré ce colloque en mémoire d'Henri Joly.

En regardant de plus près, nous constatons qu'il n'y a pas chez les néoplatoniciens une réponse unique à la question de l'être des objets mathématiques. Un long débat a eu lieu à ce sujet dans les écoles néoplatoniciennes. L'avis de Plotin a été mis en cause par Jamblique. Et les thèses de Jamblique ont été élaborées à leur tour et quelque peu modifiées par Syrianus et Proclus. L'histoire de ce débat dans les écoles néoplatoniciennes n'a jamais été étudiée d'une manière compréhensive[1]. Je voudrais donc en esquisser ici quelques éléments. Il s'agit d'une histoire qu'il faut reconstruire, autant que faire se peut, à partir parfois de fragments et d'indications lacunaires et dans l'absence de documents satisfaisants. La reconstruction ne peut être ainsi que provisoire. Aussi, ne pourrais-je traiter dans le cadre de cette brève communication que de quelques étapes du débat dans les écoles néoplatoniciennes. Je suis obligé ainsi de laisser de côté l'examen des positions de Syrianus et de Proclus, pour pouvoir traiter de quelques étapes antérieures, mais non moins importantes, c'est-à-dire la prise de position de Plotin et la réaction de Jamblique.

I

Il est peut-être utile de rappeler en guise d'introduction quelques aspects de la question de l'être des objets mathématiques, telle que cette question se présentait aux néoplatoniciens. Il s'agit notamment des raisons qui ont conduit Platon à attribuer aux objets étudiés par le mathématicien un être indépendant de celui des choses sensibles et de notre pensée, ainsi que de la façon dont Aristote a réagi à la thèse de son maître.

Il existe dans les dialogues de Platon des textes qui laissent entendre que les objets dont s'occupe le mathématicien – les nombres, les figures géométriques – possèdent un être séparé de celui des choses sensibles et indépendant de celles-ci. Platon s'inspire, semble-t-il, des considérations suivantes: les objets traités en mathématique ne sont pas des objets matériels; la connaissance mathématique n'est donc pas empirique, et les vérités énoncées en mathématique sont d'une exactitude et d'une valeur éternelle qui les distinguent du caractère flou et évanescent des choses sensibles. Ainsi, si la connaissance mathématique a pour domaine de réflexion un ensemble d'objets très différent des choses sensibles, si le mathématicien peut en tirer des vérités non empiriques et éternelles, il faut supposer que de tels objets existent, et existent d'une autre manière que les choses sensibles. Le mathématicien s'occupe ainsi d'objets qui ne dépendent ni de sa

[1] Pour des travaux concernant certains aspects de cette histoire cf. *infra*, nn. 7, 32.

propre pensée ni des choses sensibles, des objets possédant un être séparé, indépendant, immatériel, éternel[2].

Si ce raisonnement à propos des objets mathématiques nous rappelle la théorie des Idées, c'est à bon droit. Dans un texte du *Phédon* (101c) Platon a tendance à traiter des nombres comme s'il s'agissait des Idées: les choses sensibles participent aux nombres tout comme elles participent aux Idées. La question du rapport entre les nombres et les Idées est ainsi soulevée, sans que les dialogues nous permettent d'y apporter une réponse claire. Or, Aristote nous en parle plus en détail. Platon, selon lui, aurait distingué entre des nombres qui sont des Idées et des nombres qui constituent un domaine intermédiaire entre celui des Idées et celui des choses sensibles, domaine qui est l'objet dont traite le mathématicien[3]. Evidemment, les rapports d'Aristote sur Platon comportent bien des obscurités que nous devons ici laisser de côté. La situation est d'autant plus confuse que le problème du rapport entre les Idées et les objets mathématiques fut l'objet d'analyses divergentes au sein de l'Académie de Platon, analyses auxquelles s'adressent aussi les critiques formulées par Aristote.

Aristote s'est donc efforcé dans la *Métaphysique*, surtout dans les livres MN, de critiquer les multiples théories élaborées par Platon et ses élèves concernant l'être des objets mathématiques. Le contexte de cette critique est métaphysique. Aristote veut savoir, au début du livre M (1076a 8-12), s'il existe un type de substance différent de celui des choses sensibles. Il est indispensable de confronter l'avis platonicien selon lequel il existerait, au-delà des choses sensibles, des objets mathématiques et des Idées. La critique de cet avis erroné permettra de mieux mettre en évidence ailleurs l'existence, au-delà des choses sensibles, d'un type de substance représenté ni par les objets mathématiques ni par les Idées, mais par l'intellect divin qui se pense. Sur la base d'une suite d'arguments plus ou moins probants, Aristote écarte à la fois l'idée que les objets dont traite le mathématicien existent dans les choses sensibles, comme des corps présents dans d'autres corps, et l'idée que ces objets existeraient séparément, c'est-à-dire indépendamment des choses sensibles (M, 2). Il s'ensuit, soit que les objets mathématiques n'existent pas, soit qu'ils existent d'une autre manière, c'est-à-dire non pas d'une manière séparée et indépendante (cf. 1076a32-37, 1077b12-17).

[2] Cf. *République* VI, 509d-510e; VII, 525c-526a, 527b; *Philèbe* 56c-59d. Il ne m'est pas possible de proposer ici une étude plus détaillée et nuancée de la pensée de Platon, pour laquelle on pourrait se référer par exemple à A. WEDBERG, *Plato's Philosophy of Mathematics*, Stockholm 1955; J. ANNAS, *Aristotle's Metaphysics Book M and N*, Oxford 1976, pp. 3-26; M. BURNYEAT, «Platonism and Mathematics. A Prelude to Discussion», dans *Mathematics and Metaphysics in Aristotle* (Symposium Aristotelicum X), éd. A. Graeser, Bern 1987, pp. 213-240.

[3] Cf. ANNAS, *op. cit.*, pp. 13-21.

Nous arrivons ainsi au chapitre 3 du livre M, un des rares textes où Aristote s'exprime de manière positive au sujet de l'être des objets mathématiques. Or il existe un désaccord parmi les interprètes de l'ontologie aristotélicienne des objets mathématiques. Selon les uns, Aristote refuserait tout être aux objets mathématiques. Ou plutôt ces objets n'existent qu'en tant que constructions de l'esprit humain élaborées par l'acte psychologique de l'abstraction[4]. Selon d'autres commentateurs, par exemple Julia Annas, dont l'avis me semble convaincant[5], les objets mathématiques existeraient d'une manière qualifiée, non pas en tant que substances indépendantes, mais en tant qu'attributs des substances sensibles. Selon cet avis, l'objet mathématique possèderait un être bien réel chez Aristote, l'être d'un certain type d'attribut n'existant qu'en dépendance de la substance sensible dont il est un attribut. Le mathématicien ainsi n'invente pas son domaine, il traite d'un certain type d'attribut appartenant aux substances sensibles.

II

Cette esquisse très sommaire de la question de l'être des objets mathématiques chez Platon et chez Aristote peut servir de point de départ pour l'analyse des théories élaborées dans les écoles néoplatoniciennes. Etudions d'abord la prise de position exprimée dans les *Ennéades* de Plotin. Dans son œuvre, notamment dans les traités VI 1 [42] et VI 6 [34], Plotin s'efforce de répondre aux positions anti-platoniciennes concernant l'être des objets mathématiques et de formuler une théorie qui, à son tour, fera l'objet de critiques chez ses successeurs.

La position d'Aristote est critiquée surtout dans le traité VI 1, dans le cadre d'une réfutation détaillée de la théorie aristotélicienne des catégories. Au chapitre 4, il est question de la catégorie de quantité dont un exemple, selon Aristote, serait le nombre. Plotin s'oppose toutefois à l'intégration du nombre dans la catégorie de quantité dans la mesure où il veut distinguer entre les nombres en soi (καθ' αὐτούς) qui sont des substances (οὐσίαι) et les nombres que nous utilisons pour mesurer la pluralité ou donner un nombre aux choses sensibles (VI 1, 4, 24-31). Plus généralement Plotin n'admet pas que nombres intelligibles et sensibles soient placés sous un seul et même genre (cf. VI 1, 4, 54-56). L'argument de Plotin dans ce chapitre est plutôt laborieux. Il montre ici, comme ailleurs dans le traité, un certain malaise dans le combat avec Aristote. Au moins est-il convaincu de

[4] Cf. D. MOUKANOS, *Ontologie der 'Mathematika' in der Metaphysik des Aristoteles*, Athènes 1981, ch. IV.

[5] J. ANNAS, «Die Gegenstände der Mathematik bei Aristoteles», dans *Mathematics and Metaphysics in Aristotle* (*supra*, n. 2), pp. 131-147.

l'existence de nombres intelligibles, nombres existant en soi, donc des substances, avec lesquelles on ne saurait grouper les nombres appliqués par l'esprit humain dans son dénombrement des choses sensibles. Cette dernière conception des nombres est qualifiée de «nominaliste» par Rutten[6]. En effet, Plotin indique qu'il n'y a pas de rapport étroit entre la nature des choses sensibles et les nombres que nous introduisons pour les compter (cf. VI 1, 4, 40-42); ces nombres n'existent que dans l'acte de l'âme qui compte.

La distinction entre le nombre intelligible existant en soi et le nombre mesure de quantité dans l'acte de compter se trouve ailleurs chez Plotin, sous la forme d'une distinction entre le nombre essentiel (οὐσιώδης) et le nombre quantitatif, dans le traité V 5 [32], 4, 17-20 ainsi que dans le traité VI 6 [34] chapitre 16 dont je voudrais citer un passage:

> «Mais comment peut exister le nombre qui est en toi? Eh bien, il y a une sorte de nombre qui réside en toi d'une autre façon avant même que tu ne comptes; l'autre nombre, du fait qu'il apparaît à l'extérieur d'après le nombre qui est en toi, est un acte ou de ces nombres ou conforme à ces nombres, puisque c'est toi qui, à la fois, nombres, engendres le nombre, et par ton acte fais exister la quantité, tout de même qu'en marchant, tu fais exister un certain mouvement. Qu'en est-il donc du nombre qui réside en nous d'une autre façon? Il faut dire qu'il s'agit du nombre de notre substance.»[7]

Ce texte appelle au moins deux remarques: Plotin envisage d'une part un nombre engendré (γεννῶντος) par l'acte de l'esprit humain qui compte: le nombre est produit tout comme le mouvement se fait dans l'acte de marcher. L'être du nombre se compose dans l'acte de compter. Autrement dit, ce type de nombre n'a pas d'être en dehors de l'acte psychique. Nous sommes proches ici du refus du stoïcisme (discuté plus bas) de concéder l'être aux nombres. Nous remarquons, d'autre part, que cet acte de compter se rapporte d'une manière obscure à un autre type de nombre, celui qui est constitutif de notre substance, le nombre essentiel (οὐσιώδης). Ce nombre peut être rapproché du nombre intelligible, le nombre idéal[8].

Il est ainsi clair que Plotin n'est nominaliste que pour ce qui est de l'acte humain de compter. Il tient aussi à l'existence des nombres en soi, des nombres qui sont des substances ou qui sont constitutifs de substances. Mais pourquoi? Nous pouvons mieux saisir son point de vue si nous tenons compte des réponses qu'il propose aux positions qu'il ne peut accepter, et

[6] Cf. C. RUTTEN, *Les Catégories du monde sensible dans les Ennéades de Plotin*, Paris 1961, pp. 83-92 (qui compare le nombre nombrant de Plotin avec la conception stoïcienne du nombre).

[7] PLOTIN, *Enn.* VI 6, 16, 37-42; je cite la traduction donnée dans J. BERTIER, L. BRISSON, *et al.*, *Plotin Traité sur les nombres (Ennéade VI 6 [34])*, Paris 1980.

[8] Cf. BERTIER, BRISSON *et al.*, pp. 20-21, 170-171.

en premier lieu celle des stoïciens selon lesquels les nombres n'ont aucune existence réelle (ὑπόστασις) et ne sont qu'une affection (πάθημα) de l'âme[9]. Cette thèse stoïcienne est expliquée au chapitre 12 de la manière suivante:

> «Ils prétendent que, postérieurement aux choses et venant d'elles, sont nées en nous affection et notion, par exemple le ceci, le quelque chose, ou plus particulièrement une foule, une assemblée de fête, une armée, une multitude car, disent-ils, de même que la multitude n'est rien en dehors des choses qu'on appelle multiples, ni non plus la fête, en dehors des gens qui se sont rassemblés et qui trouvent leur joie dans les cérémonies sacrées, de même nous ne pensons pas l'un comme une chose solitaire et isolée du reste, quand nous disons «un».»[10]

Pour réfuter cette théorie du non-être des nombres, Plotin fait remarquer, dans les chapitres 13 et 14, que l'«un» n'est pas identique à l'homme individuel. L'«un» s'applique indifféremment, qu'il s'agisse d'un homme ou d'autre chose (13, 1-14). Le concept de l'un est antérieur à la désignation d'un objet comme «un». Plotin fait valoir aussi un rapprochement entre les nombres et les attributs communs. Comme des choses participent à des attributs communs, lesquels attributs doivent en conséquence exister en soi, ainsi en est-il des nombres (14, 8-29). Ainsi les nombres ne proviennent point de l'expérience humaine des choses sensibles. Et les choses sensibles, en participant aux nombres, présupposent l'existence des nombres en tant que nombres en soi.

Nous arrivons ainsi à la question qui s'impose à tout platonicien qui, comme Plotin, lit la *Métaphysique* d'Aristote, suppose que ce qu'y rapporte Aristote à propos de Platon est fiable[11], et s'interroge en conséquence sur le rapport entre les nombres et les Idées. Plotin soulève la question au début du chapitre 4 du traité VI 6. Il signale des réponses possibles. Les nombres existent, ou bien en rapport avec les Idées, ou bien en soi. Quant à la première option, elle se décompose en deux théories. Selon l'une, d'origine médioplatonicienne, semble-t-il,[12] les nombres sont des épiphénomènes accompagnant les Idées: parce qu'il y a une Idée, nous pensons l'un; quand il y a deux Idées, nous pensons deux, et ainsi de suite. Selon l'autre théorie, les nombres sont co-engendrés avec les Idées; avec chaque Idée est engendré chaque nombre (4, 1-10). A propos de la première théorie, Plotin fait remarquer, au chapitre 5, qu'elle ne fait qu'engendrer une multiplicité d'unités et non pas les nombres (5, 4-6). En plus les nombres fonctionnent comme attributs des Idées. En tant que tels ils devraient précéder les Idées,

[9] VI 6, 12, 1-4; pour les sources stoïciennes, cf. BERTIER, BRISSON, *et al.*, p. 175.

[10] VI 6, 12, 17-24.

[11] Cf., par exemple, *Enn.* V 7, 2, 7-9.

[12] Cf. BERTIER, BRISSON *et al.*, pp. 157-158.

selon le principe de participation cité plus haut (5, 16-40). Quant à la deuxième théorie, liant l'être des nombres à celui des Idées, elle devrait admettre aussi, selon Plotin, que les nombres existent en soi et antérieurement par rapport aux ensembles qu'ils constituent avec les Idées (5, 41-51).

Il reste ainsi la thèse que les nombres existent en soi. Si théoriquement cette thèse admet que les nombres aient un statut soit antérieur soit postérieur par rapport aux Idées, nous voyons que le raisonnement que nous avons suivi implique l'antériorité des nombres par rapport aux Idées. Les Idées constituent une multiplicité déterminée; elles présupposent ainsi comme antérieurs à elles les nombres comme principes de cette multiplicité. Et comme les nombres présupposent l'être, et l'être est un, l'un est antérieur à l'être[13].

Pour conclure, nous pouvons constater que l'avis de Plotin au sujet de l'être des objets mathématiques est très différencié. D'une part il se rapproche d'une négation stoïcienne de l'être de ces objets dans la mesure où les nombres mis en œuvre par l'âme humaine dans l'acte de compter ne sont que cet acte et n'expriment pas nécessairement la réalité des choses sensibles nombrées. D'autre part, Plotin admet que les nombres existent en soi comme substances, fonctionnent comme principes constitutifs des êtres. Selon un principe platonicien classique, les attributs constitutifs des choses doivent exister en soi et antérieurement aux choses. Ainsi comme la beauté des choses existe en soi et indépendamment d'elles, les nombres comme attributs constitutifs des êtres (âmes, Idées) existent en soi et antérieurement. Mais Plotin, tout en profitant de cette ressemblance entre les nombres et les Idées, ne les identifie pas pour autant. Le caractère spécifique des nombres comme principes d'articulation du multiple n'est pas confondu avec les autres principes formels que représentent les Idées.

III

Porphyre, qui se considérait en quelque sorte comme le gérant de l'héritage philosophique de Plotin, s'est efforcé de publier les traités de son maître et de les rendre plus accessibles par la rédaction de sommaires, de commentaires et d'une biographie, la *Vita Plotini*, où le personnage de Plotin représente celui du philosophe idéal. Cette propagande porphyrienne en faveur de la philosophie plotinienne a toutefois provoqué une réaction, celle notamment d'un ancien élève de Porphyre, Jamblique, qui s'est

[13] Cf. VI 6, 9-10; 15. Ayant pour thème le problème du statut ontologique des objets *mathématiques*, je dois renvoyer, pour une discussion des obscurités et des difficultés qui entourent le statut du nombre essentiel ou idéal dans le monde intelligible plotinien, à BERTIER, BRISSON *et al.*, pp. 53-62.

consacré avec une énergie toute particulière à la critique des textes de Porphyre et de Plotin. Les critiques de la pensée plotinienne formulées par Jamblique constituent un sujet assez négligé mais indispensable à une meilleure connaissance de l'évolution du néoplatonisme. En particulier, grâce aux travaux de Festugière, nous connaissons certains éléments de la polémique dirigée par Jamblique contre la psychologie de Plotin[14]. Je voudrais présenter ici quelques aspects de la réaction de Jamblique à la théorie plotinienne des nombres. L'exposé du point de vue de Jamblique ne peut être que fragmentaire, car nous ne disposons maintenant que de quelques textes, de quelques citations et témoignages, d'une petite partie donc de ce qu'était l'œuvre de Jamblique.

Dans un livre récent, j'ai suggéré que Jamblique, réagissant à Porphyre et au plotinisme préconisé par Porphyre, a cherché à imposer une version du platonisme qui serait beaucoup plus ancienne et authentique que celle de Plotin, c'est-à-dire le pythagorisme, philosophie dont Platon lui-même ne serait qu'un représentant fidèle[15]. La rédaction d'un grand ouvrage sur le pythagorisme, dont seuls les quatre premiers livres ont survécu, est l'expression la plus frappante de cet effort de faire revivre le pythagorisme. Mais cet effort se manifeste ailleurs dans les écrits de Jamblique, par exemple dans son commentaire sur les *Catégories* d'Aristote. D'après les fragments qui nous restent de ce commentaire, Jamblique, tout en utilisant le commentaire sur les *Catégories* de Porphyre, a insisté sur la dépendance des idées d'Aristote par rapport à un texte pythagoricien sur les catégories, le pseudo-Archytas. Selon Jamblique, Aristote aurait trouvé tout ce qui est de valeur dans son livre sur les catégories chez l'auteur pythagoricien (nous savons que le contraire est vrai) et aurait ici et là quelque peu perverti l'antique sagesse pythagoricienne[16]. Un exemple en serait la conception des nombres: selon les «anciens» les nombres étaient «essentiels» (οὐσιώδη) tandis que chez les «modernes» les nombres sont des accidents s'ajoutant de l'extérieur aux choses[17]. Jamblique pense ici en premier lieu à Aristote. Plotin figure-t-il aussi parmi les «modernes»?

[14] A. FESTUGIÈRE, *La Révélation d'Hermès Trismégiste*, t. III, Paris 1953, ch. 2; cf. aussi C. STEEL, *The Changing Self. A Study on the Soul in Later Neoplatonism*, Bruxelles 1978, pp. 30ss. Un autre exemple très intéressant du débat qui opposait Jamblique à Porphyre et à Plotin est étudié par P. HADOT, «L'Harmonie des philosophies de Plotin et d'Aristote selon Porphyre dans le commentaire de Dexippe sur les Catégories», dans *Plotino e il neoplatonismo in oriente e occidente*, Rome 1974, pp. 31-47.

[15] *Pythagoras Revived. Mathematics and Philosophy in Late Antiquity*, Oxford 1989, pp. 213-215.

[16] *Id.*, pp. 96-97.

[17] *In cat.* fr. 109 (selon la numérotation utilisée par B. LARSEN, *Jamblique de Chalcis. Exégète et philosophe*, Aarhus 1972, t. 2). Cf. O'MEARA, *op. cit.*, p. 96.

Une critique visant plus directement Plotin se trouve dans le fragment 38 du commentaire de Jamblique. Le traité plotinien VI 1 est en cause, notamment l'argument du chapitre 4 concernant l'identification aristotélicienne du nombre avec la quantité. Plotin, nous l'avons vu, distingue entre le nombre en tant que substance et le nombre et tant que mesure appliquée par l'âme dans l'acte de dénombrer les choses sensibles (4, 24-37). Jamblique n'accepte pas toutefois la suggestion que les nombres, mesurant les choses, ne sont pas dans les choses[18]. Selon lui, les nombres sont dans les choses nombrées tout comme les «autres formes immanentes» (τὰ ἄλλα ἔνυλα εἴδη). Ceci ne veut pas dire que les nombres ont leur existence (ὑπόστασις) dans les choses[19], ni que les nombres «accompagnent» les choses comme des attributs[20]. Les nombres ont plutôt leur propre être (οὐσία) d'après lequel ils délimitent et mesurent les choses. Le rapport entre nombre et chose sensible est conçu d'après le rapport entre la forme et la chose dont elle est la forme. Citons à ce propos un texte de Dexippe qui s'inspire de Jamblique:

> «La forme de la statue a son propre *logos* en soi, mais nous la considérons avec la matière. Et le nombre est alors uni aux choses nombrées tout en ayant sa propre existence (ὑπόστασις).»[21].

En somme, Jamblique veut écarter toute tendance nominaliste à ne pas admettre la présence de nombres dans les choses sensibles[22]; il argumente en faveur d'un nombre qui est présent dans les choses, mais qui possède son être propre tout en démarquant les choses sensibles. Ce type de nombre est envisagé, semble-t-il, comme une forme à laquelle participent les choses sensibles. Jamblique semble ainsi ne pas distinguer entre les nombres et les formes, du moins pour ce qui est de leur statut métaphysique par rapport aux choses sensibles.

[18] *In cat.* fr. 38 Larsen = Simplicius, *In cat.* éd. C. Kalbfleisch (*CAG* VIII), Berlin 1907, p. 120, 7-16; cf. LARSEN, *op. cit.*, t. 1, p. 265. Jamblique tient compte très probablement de ce que disait Porphyre dans son commentaire à propos de Plotin. Mais nos sources pour Jamblique (Simplicius et Dexippe) témoignent aussi d'un usage direct de Plotin VI 1; cf. H. SCHWYZER, «Nachlese zur indirekten Überlieferung des Plotin-Textes», *Museum Helveticum* 26 (1969), pp. 261ss.

[19] Cf. ARISTOTE, *Mét.* M, 1, 1076a33, 38ss.

[20] οὐδὲ ἐπιγινομένην αὐτοῖς κατ' ἐπακολούθησιν οὐδὲ ἐν συμβεβηκότος τάξει παραγινομένην (Simplicius, *In cat.*, p. 130, 17-18). Jamblique reprend ici, semble-t-il, des expressions plotiniennes: VI 6, 4, 2-7 ἐπιγινομένων τοῖς ἄλλοις εἴδεσιν ἢ καὶ παρακολουθούντων ἀεί.

[21] *In cat.* éd. A. Busse (*CAG* IV 2), Berlin 1888, p. 69, 23-25; cf. LARSEN, *op. cit.*, t. 1, p. 265 n. 186.

[22] Jamblique accepte toutefois le nombre acte de la pensée: *In cat.* fr. 45 Larsen ὁ ἀριθμὸς ἐν τῷ ἀριθμεῖσθαι ὑφέστηκεν; cf. Plotin VI 6, 16, 39-40: ἀριθμοῦντος ἅμα καὶ ἀριθμὸν γεννῶντος καὶ ἐν τῇ ἐνεργείᾳ ὑπόστασιν ποιοῦντος ποσοῦ.

Le peu que nous savons des réponses données par Jamblique aux critiques plotiniennes de la théorie des catégories d'Aristote, peut être complété par une lecture de ce qui nous reste de l'ouvrage de Jamblique sur le pythagorisme. Nous y retrouvons notamment la notion du nombre comme forme à laquelle participent les choses sensibles. Ce nombre est appelé par Jamblique «nombre physique» (φυσικὸς ἀριθμός)[23]. Quelle est la différence entre les nombres physiques et les autres principes responsables de la structuration des choses sensibles? Dans le traité sur le pythagorisme, Jamblique ne semble pas envisager une telle distinction: les nombres physiques incluent tous les principes des choses sensibles. Ou plutôt les objets étudiés par le mathématicien contiennent, selon un mode paradigmatique, tout ce qui est responsable de l'organisation des choses sensibles[24]. Jamblique a tendance, semble-t-il, à ramener tous les principes constitutifs du monde aux principes mathématiques, tout en poussant jusqu'au bout, pour ce qui est du statut métaphysique des nombres, la tendance platonicienne à envisager les nombres commes des attributs communs qui sont indépendants des choses qui y participent.

Qu'en est-il des objets *mathématiques* à proprement parler? Dans la mesure où les nombres physiques sont, dans un sens, des nombres arithmétiques immanents à la matière, ceux-là peuvent être conçus par une opération mentale qui fait abstraction de la matière[25]. Mais Jamblique n'admet d'aucune manière la thèse que les objets mathématiques sont constitués à partir de cet acte d'abstraction[26]. Au contraire, il fait preuve d'un réalisme radical quant à l'être des objets mathématiques. S'inspirant de la *République* de Platon, ainsi que de ce que dit Aristote à propos des objets mathématiques en tant qu'êtres intermédiaires chez Platon[27], Jamblique décrit les objets mathématiques comme réalités existant en soi, possédant un être à la fois supérieur aux choses sensibles et qui provient des réalités intelligibles[28].

Afin de définir de plus près cette existence médiane des objets mathématiques, il faut la comparer à une autre réalité qui, elle aussi, s'insère entre l'intelligible et le sensible, l'âme. Quel est donc le rapport entre les objets mathématiques et l'âme? A première vue, il semble difficile de les rapprocher, car l'âme se distingue par sa nature changeante, tandis que les

[23] O'MEARA, *op. cit.*, p. 62.

[24] *Id.*, pp. 62-69.

[25] *Id.*, p. 49.

[26] JAMBLIQUE, *De communi mathematica scientia*, éd. N. Festa, Leipzig 1891, p. 34, 9-10.

[27] ARISTOTE, *Mét.* A, 6; O'MEARA, *op. cit.*, pp. 44-45.

[28] JAMBLIQUE, *De comm. math. sc.*, pp. 10, 8-11, 7; cf. p. 95, 5-11.

objets mathématiques sont immuables[29]. Mais peut-être existe-t-il un moyen de respecter cette différence tout en envisageant un rapport entre l'âme et les objets mathématiques. Selon certains témoignages concernant Jamblique[30] l'âme serait à la fois immuable et changeante. Elle changerait dans le sens qu'elle se projette dans un acte de réminiscence de l'intelligible. Or, un tel acte de projection de soi est attribué à la science mathématique dans le traité sur le pythagorisme. Et cet acte est l'acte de l'âme[31]. Il me semble ainsi probable que Jamblique ait déjà formulé une théorie de l'être des objets mathématiques que l'on trouve plus tard chez Syrianus et chez Proclus. Selon cette théorie, le mathématicien conçoit ses objets dans la pluralité (arithmétique) et dans l'extension (géométrique), par un acte qui articule ou « explique» des vérités supérieures, celles de la réalité intelligible[32].

Cet aperçu de la théorie des objets mathématiques chez Jamblique devrait inclure finalement une mention du fait que toute une hiérarchie de nombres se dessine dans son esprit au-dessus des nombres physiques, mathématiques et psychiques. Il existe ainsi des nombres intellectuels, des nombres idéaux ou intelligibles, et enfin des nombres qui transcendent l'intelligible, les nombres divins. Nous pourrions expliquer très sommairement cette prolifération de types de nombres en signalant la grande continuité reliant les multiples niveaux de l'être chez Jamblique, continuité basée sur le rapport modèle/image qui relie chaque niveau au niveau suivant. Ce rapport permet la désignation de l'intelligible comme nombre, étant donné son statut de modèle par rapport au nombre mathématique. Et c'est ainsi que, par analogie, les principes ultimes de la réalité peuvent être appelés, eux aussi, des nombres, sans que cela implique une confusion entre leur être ineffable et celui des objets mathématiques[33].

IV

Quel bilan tirer de cette lecture des textes de Plotin et de Jamblique? Tous deux semblent excessivement réalistes: leur univers est peuplé d'hypostases dont l'existence nous semble bien problématique. Jamblique

[29] *Id.*, p. 13, 9-15; p. 18, 16-18.

[30] Pour ce qui suit cf. en premier lieu STEEL, *op. cit.*, pp. 30ss.

[31] JAMBLIQUE, *De comm. math. sc.*, p. 43, 15-23; cf. p. 44, 7-9.

[32] Cf. O'MEARA, *op. cit.*, pp. 132-134, 167-168. 186-187; A. CHARLES-SAGET, *L'Architecture du divin. Mathématique et philosophie chez Plotin et Proclus*, Paris 1982, pp. 191ss. Pour une anticipation de cette théorie cf. Plotin VI 6, 16, 38-39 (cité *supra*, p. 403).

[33] Cf. O'MEARA, *op. cit.*, ch. 3.

adopte un réalisme encore plus radical que celui de Plotin, car il insiste sur la présence des nombres dans les choses sensibles et donne aux nombres la responsabilité de tout ce qui fait les choses. L'attitude de Plotin semble plus modérée; il n'identifie pas la fonction des nombres avec celle des Idées. Dans ce cadre, il est remarquable que les objets mathématiques à proprement parler, c'est-à-dire les objets dont s'occupe le mathématicien, perdent leur existence propre pour devenir l'acte de l'âme humaine. Chez Plotin les nombres mathématiques n'existent qu'en tant qu'acte de mesurer; chez Jamblique ils n'existent qu'en tant qu'explications par l'âme de principes intelligibles. Ce statut ontologique des objets mathématiques sera exprimé plus tard chez Syrianus par le mot παρυφίστασθαι qui sert aussi à désigner une autre «existence sans substance», le mal[34]. Ainsi, dans cet univers néoplatonicien débordant d'être, l'être des objets mathématiques se réduit aux actes de l'âme humaine qui cherche à exprimer ses intuitions les plus profondes.

[34] Cf. SYRIANUS, *In met.* éd. W. Kroll (*CAG* VI), Berlin 1902, p. 91, 30; A. Lloyd, «Parhypostasis in Proclus», dans *Proclus et son influence* éd. G. Boss, G. Seel, Zürich 1987, pp. 145-157 (qui cite, p. 157, la traduction par M. Isaac du mot par «existence sans substance»).